

Pour qui sonne le même

© 2006 Xenia Editions,
Case postale 395
Vevey, Suisse
www.xeditions.com

Jean Romain

POUR QUI SONNE
LE MÊME

Précédé de

ACCROCS

Préface
de Pascal Décaillet

Xenia



A la mémoire de Philippe Muray

*L'antimoderne vit sur le fil du rasoir. Il a
tôt fait de retomber dans le moderne.*

Antoine COMPAGNON

*Il faut renoncer au mauvais goût d'être
d'accord avec le plus grand nombre.*

NIETZSCHE



ACCROCS

Notes sur un temps trop lisse





Préface

La force de solitude

A nous, donc, ces quelques dizaines de chroniques, parues dans La Gruyère, comme quelques fragments de clarté et de lumière, entre les ombres du temps. Des repères.

L'écriture de Jean Romain, son jeu de cache-cache avec l'actualité, sa passion du décryptage, quelques chemins d'hellénisme, aussi, comme accrochés à d'improbables cieux perdus, tout cela forme un ensemble. Et justifie l'heureuse idée de mettre en collection, dans ce livre, ce qui n'avait été jeté, à l'origine, que pour les temps qui volent, les temps qui meurent, les temps qui se dévorent entre eux à l'image des premiers dieux.

Philosophe, professeur, essayiste, chef de croisade dans la querelle scolaire, Jean Romain est une nature intellectuelle d'apparence complexe, un homme du verbe et de la réflexion, un passionné de la Cité. On partage ou non ses positions, mais, à coup sûr, on aimerait l'avoir eu, adolescent, comme professeur. Homme du logos et du verbe articulé, démonstratif, comme il sied, au moins en première instance, à l'enseignement de la philosophie, et pourtant passionné de Rimbaud, « l'antimoderne » de feu, de psaumes et de proverbes. Première richesse née des contraires.

Mais il en est une autre, fondamentale, et la lecture de



ces chroniques le confirme avec éclat : l'homme du logos, à mesure qu'il nous entraîne dans la caverne de Platon, nous invite à nous dessaisir d'une raison trop triomphante, aveuglante comme peut l'être, sans la rivalité riieuse de l'ombre, la lumière, pour retrouver le goût d'encens et l'obscur saveur salée des mythes. Le récit, la fable, comme clefs du monde, qui ne disent pas, ne montrent pas, mais, à l'image de la Pythie de Delphes, donnent des signes. Et la lecture, cursive ou picorée, peu importe, des textes qui suivent, nous dessine un homme de la Cité beaucoup moins frontal, ou monolithique, que celui des interventions télévisées dans les débats sur la question scolaire.

A nous promener ainsi, de la fulgurance égéenne de Démocrite d'Abdère aux exemplaires épuisés de l'Éthique à Nicomaque, l'un des chefs-d'œuvre d'Aristote (mais n'oublions ni la Poétique, ni la Politique !), le chroniqueur pourrait prendre le risque de se voir transformé en organe, c'est-à-dire en outil, du philosophe. De l'outil à l'otage, de la libre pensée au verbe incarcéré, il n'y aurait là qu'un pas, scélérat, fatal, le chroniqueur de presse n'étant ni un professeur, ni un avocat, ni le tambour-major de quelque céleste système, qu'il aurait pour mission d'expliquer aux terriens. Son rôle, moins prophétique et plus volatil, est d'un autre ordre, d'un autre règne de langage, d'une autre solitude.

Car le chroniqueur, le vrai, est un homme seul. Toujours, et partout. Seul avec ses choix, ses thèmes, seul face à l'esprit du temps, face aux modes, seul face à ses pairs. Seul, surtout, dans la relation colin-maillard qu'il entretient avec l'actualité : il se bande les yeux pour ne pas la voir, et pourtant n'a de cesse de la toucher, la tâtonner, la caresser aux entournares. Aveugle et satyre, il se coupe de la lumière pour mieux voir, mieux sentir les tendances du temps. Trop voir, les yeux béants, c'est ne rien voir, jamais. Laissons cela aux hallucinés des dernières tendances,

paillettes et mondanités, sunlights, bidules, trucs et gadgets. La presse romande n'est pas avare de ces énergumènes de cocktails, écrasés comme des éphémères sur les vitrines de la modernité.

A l'inverse, la cécité comme système, disons Colin ne cherchant même plus à retrouver Maillard, écrire dans des journaux sans le moindre souci de référence aux repères du temps, ne capterait guère les antennes du lecteur. Car dans « chronique », il y a Chronos, le Temps. A vrai dire, le chroniqueur est un passionné de l'actualité, mais se doit de l'aimer en solitaire, sans trop lui déclarer sa flamme. Il doit savoir lui parler, et lui parler d'elle, mais sans espérer la conquérir : le chroniqueur, homme de verbe et de duel, relève davantage de Cyrano que de Christian. Du nez, de l'instinct, du désir, de la flamme, mais pour une passion par essence perdue, par elle-même dévorée, par une autre remplacée. Au prochain numéro. Aimer l'actualité, c'est tromper à demi le temps qui passe.

Ainsi, Jean Romain. Qu'il nous parle de Mai 68 ou du G8, des libéraux ou des libertaires, des putes ou des soumises, du lynchage des fumeurs, c'est toujours un certain miroir du temps. Ni dupe ni complice, ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre, ni résigné ni exactement révolté, ni démon nostalgique ni angélisme futuriste. C'est, simplement, le regard critique d'un homme libre. Furtif, aussi, car il chemine. Et nous invite, non à le suivre pour la vie, mais à l'accompagner quelques instants. C'est cela, aussi, la chronique : un temps d'intimité, deux ou trois minutes de lecture, dans les colonnes d'un journal. Et puis, après ? Après, rien du tout ! Après, basta ! Un chroniqueur n'est pas un apôtre, ni un pasteur de foules. Il est un passant, et voilà tout.

Pascal DÉCAILLET



Diab!e ! On m'insulte !

Lorsqu'on prétend que certaines médecines peuvent basculer dans les assurances complémentaires et ainsi quitter l'interminable liste des prestations de l'assurance de base, c'est une insulte pour ces médecines dont les pratiquants se sentent dépréciés. Qualifier une ville de véritable trou, c'est l'outrager ! Dire à un élève qu'il est un paresseux, c'est l'injurier sur-le-champ ! Bref, tout jugement négatif est pris pour une insulte au seul motif qu'il est négatif, et cela éveille en chacun son désir de revanche pénale. La pénalophilie galopante, telle est la nouvelle mode. Et chacun aurait sa petite illustration à ajouter au sujet tant il est courant de voir en tous lieux la susceptibilité se froisser au moindre prétexte.

Il en aura fallu du matraquage droit-de-l'hommiste, de la ténacité revendicatrice, de la dérive émotionnelle pour incruster pareillement dans les cœurs l'équation : « jugement négatif = injure ». Vite, vite, justice ! Et immédiatement à la suite : vite, vite, un nouveau règlement ! Il faut une nouvelle loi pour régler tel problème qui hier n'en était pas un, de nouvelles prescriptions pour se garantir que, lorsqu'on se fait chiper sa place de parking, « connard » est une injure insupportable alors que « con » peut être fort bien supporté, pour le moment. On devrait éditer le petit manuel du parfait malotru, qui puisse, d'une ligne rouge et claire, dissocier le goujat commun du futur justiciable. Tel est le *lex-shop* néomoderne auquel tout le monde s'abreuve sans vergogne. Un regard insistant est taxé de harcèlement. Un sourire

peut être mal pris, et bientôt le mot « chauve » fera lever le sourcil. Quant à « vieux », on préfère ne pas en parler dans le pan-jeunisme actuel. L'extension des néo-insultes semble ne pas devoir s'interrompre.

Mais pourquoi ne supporte-t-on plus rien ? Pourquoi un jugement un peu sévère est-il tenu pour un manque de respect qui demande justice ? L'effondrement européen des grandes conceptions holistes (où l'individu n'a de sens que grâce à la totalité à laquelle il appartient) et notamment le déclin du christianisme, puis la décadence de la politique qui apportait à chacun une vision du bien commun (la politique s'est dégradée en simple gestion des biens communs, car les dirigeants ne dirigent plus, ils gèrent et rassurent), le manque de grands projets collectifs capables d'unifier les forces et les idéaux, et l'impuissance à compenser par une Union européenne le sentiment d'extrême solitude et d'individualité que chacun éprouve, ne sont peut-être pas pour rien dans ce basculement vers la pénalophilie.

L'homme seul se sent plus fragile, en sursis, plus faible aujourd'hui que jadis où il pouvait compter sur un collectif pour organiser ses repères : membre d'une église (une assemblée), il était entouré. Les familles aussi se sont composées, décomposées, recomposées. A présent, chacun doit trouver seul sa place dans notre société et, avec les difficultés actuelles, chaque place est incertaine. Il faut souvent en changer, il faut sans cesse « bouger », s'adapter au mouvement dicté par le marché, et ce bougisme perpétuel, loin d'assurer la stabilité, a transformé l'homme en nomade. Aussi se tourne-t-il vers la justice sitôt qu'il a le sentiment d'irrespect. Les nerfs à vif parce que multivulnérable, il s'en va demander de l'aide à toute une batterie de règlements sans voir que ces règlements finissent, non par garantir son indépendance, mais par l'asservir.

De l'autorité

L'époque a été, trente ans durant, celle de la mise en cause de l'autorité. De 1968 à 1998, en transitant de la question du pourquoi de l'autorité à la réponse que toute autorité était nécessairement autoritaire, cette vision a déboussolé plus d'un au lieu de libérer. Depuis quelques années, bonne nouvelle, le thème revient. Alexandre Kojève (*La notion d'autorité*, éditions Gallimard) donne en substance cette définition : l'autorité est la légitimité qu'a un homme à agir sur un autre homme, sans que ce dernier réagisse sur lui, bien qu'il en ait la possibilité. On ne peut donc pas avoir d'autorité sur soi-même.

Et l'auteur s'interroge sur les types d'autorité qui sont à l'origine de cette légitimité du pouvoir d'un être sur un autre. Il en donne quatre :

- L'autorité du Maître sur l'esclave, celle du gagnant sur le vaincu qui a perdu la partie.
- L'autorité du Chef sur son subordonné, parce que le chef forme un projet d'avenir, il indique le chemin à suivre.
- L'autorité du Juge, de l'arbitre impartial.
- L'autorité du Père, de la paternité d'un acte, de la cause sur l'effet.

Cette autorité originelle est engendrée, non pas par l'être même de qui la détient, mais par ses actions. Prenons par exemple l'autorité du professeur. Pour Kojève, elle se situe dans le motif de l'autorité du chef, en ce sens que le chef sait où il veut aller puisqu'il maîtrise la finalité. Autrement dit : le professeur est déjà là où l'élève va

arriver plus tard, il est en avance sur lui. Tout le contraire donc d'une école où l'élève au centre construirait lui-même son savoir. L'autorité de l'école s'est dissoute au moment où on a mis l'accent sur le prétendu projet de l'élève. Or ce qui fait autorité à l'école, parce que l'enseignant maîtrise le savoir en vue de le transmettre, c'est le fait qu'il propose de modifier ce qui est donné.

L'autorité du père s'est également dissoute chez nous puisque l'enfant ne reconnaît au père — lorsqu'il n'est pas simplement absent ou manquant — que des devoirs et lui conteste tous les droits liés à l'antériorité. Le slogan « on a tué le père » reflète, dès les années soixante, ce primat du présent sur le passé, ainsi que la sape permanente contre le géniteur. Ce recul est dommageable pour la société parce que l'interdit qui provenait de l'autorité paternelle était facteur de civilisation.

Restent aujourd'hui les deux autorités du juge et du maître. La première se trouve renforcée à notre époque dans la recourite qui conduit toute décision défavorable à notre cause devant un tribunal. Nous sommes devenus procéduriers, et nous demandons au juge d'intervenir sans cesse. « Justice, à moi qui suis incompris ! » tel est l'appel qui résonne partout.

Quant à l'autorité du maître guerrier qui a pris des risques personnels pour s'imposer, elle semble la mieux adaptée à notre monde parce que c'est la plus dure, celle des battants, celle du marché lorsqu'il est dérégulé.

Faut-il s'en réjouir ?

L'élus du genre humain

J'ai vu *Matrix 1* avec curiosité, j'ai abandonné *Matrix 2* au beau milieu de la diffusion, je n'irai pas voir *Matrix 3*, ultime péripétie de l'obscurantisme néomoderne des frères Wachowski.

Mais qu'est-ce qui peut bien fasciner la jeunesse dans cette sorte de fourre-tout bricolé de juxtapositions hétéroclites? Le fait qu'il y ait deux mondes, un peu comme dans la caverne de Platon : un monde de la réalité et un autre de l'illusion, et que l'on puisse transiter de l'un à l'autre? Une spiritualité bon marché à usage multiple? Les extraordinaires effets spéciaux? La musique? La violence des combats répétitifs? L'ambiance un peu glauque?

Un collectif de jeunes agrégés de philosophie vient de publier *Matrix, machine philosophique* (Editions Ellipse). *Matrix*, disent-ils en substance, a pour fonction de rendre manifeste toute une série de codes culturels qui dorment au fond de nos mémoires. C'est un mythe, en somme, dans le sens où le mythe révèle ce qui est caché dans les replis de l'âme. On y croise quantité de références latentes : le Messie, le sauveur du genre humain, une vision passablement désespérée du monde, des bribes de fables philosophiques, des zestes de religions orientales, les effets de miroirs, la virtualité, l'informatique, la rébellion contre-culturelle, l'esquisse de quelques thèmes intellectuels, l'exaltation du corps, le clonage, les ultra-ralentis qui décomposent la réalité en une sorte de mille-feuille, la valorisation de l'imaginaire, la révolte

contre le mensonge, bref le kung-fu dans la caverne de Platon directement en phase avec les modes de communication actuelle.

Mais c'est la part inexpliquée des aspects du film qui opère le mieux, un peu comme dans le feuilleton à succès *X-Files* où on vous dit que la vérité est ailleurs. Les gens en ressortent avec la conviction qu'on nous cache tout, qu'on ne nous dit rien, qu'il existe une sorte de cryptomonde auquel ont accès les élus, c'est-à-dire ceux qui ont baissé le drapeau de la rationalité pour surfer sur la puissante vague d'obscurantisme qui déferle chez nous. *Matrix*, comme *X-Files*, comme *Star Wars* sont les catalyseurs cinématographiques de l'irrationalisme le plus étroit : la juxtaposition de strates de compréhension sans qu'on soit capable de les relier entre elles, est la marque de la pensée mythique, voire manipulatrice. C'est le discours de celui qui profère et non de celui qui explique, de celui qui se contente de flashes et qui délaisse les arguments réfutables. Les jeunes à qui l'école a tellement répété que l'essentiel c'est eux-mêmes mis au centre, que c'est leur egobuilding qui compte, qu'ils sont les élus de notre société, les jeunes trouvent dans *Matrix* de quoi les rassurer puisque c'est la défaite de la pensée qui s'étale devant eux sur l'écran. Le romantisme ambiant qui vilipende la raison, trop sèche et trop élitiste, au profit de l'émotion et de l'imagination enfantine, drague vers ces films toute une jeunesse médusée par la violence et l'intolérance chronique dont les Lumières avaient pourtant promu les antidotes. Une jeunesse déstructurée qui n'a d'ailleurs plus l'appareil conceptuel pour se défendre, et qu'on accepte de livrer à la pseudo-spiritualité de masse.

Action et précaution

Depuis la fin des années soixante, les morales traditionnelles sont devenues peu performantes pour les hommes politiques amenés à décider et à agir. Hans Jonas, dans un livre qui a eu des répercussions importantes depuis sa parution en 1979, *Le principe responsabilité* a su le premier formuler que la responsabilité impliquait le long terme, et ainsi est apparu peu à peu un concept qu'on appelle aujourd'hui le principe de précaution.

Ce principe part du constat que certaines actions entraînent des conséquences qui dépassent largement l'évaluation humaine (songeons par exemple aux manipulations génétiques ou aux déchets atomiques), et il préconise justement à leur propos une certaine prudence. Il n'engage pas à l'inaction, mais il entend prendre un peu de temps pour évaluer l'action.

Aujourd'hui, c'est un truisme que de dire que la planète se trouve face à des dangers tels que les hommes sont constamment agressés. Songeons au récent naufrage du *Prestige*, aux marées noires ou aux pollutions à grande échelle, au clonage humain aussi. Ce que les hommes partagent aujourd'hui n'est ni un projet politique ni une manière de vivre commune, ni des valeurs, mais un danger commun. La conscience d'un péril collectif est la chose au monde la mieux partagée. Or cette conscience, si elle permet de redéfinir la situation de l'homme moderne, est largement impuissante à forger un projet. Ce n'est pas parce qu'ils repèrent les symptômes de la maladie planétaire que les hommes vont

transformer immédiatement ce diagnostic en une visée positive. C'est même là la grande méprise des écologistes que d'avoir cru que l'imminence du danger allait faire réagir les citoyens responsables dans le sens du respect et des précautions à prendre. Il n'en est rien. Cela est une illusion parce qu'on ne peut pas sans autre, c'est-à-dire sans intermédiaire, passer d'une catégorie négative (le danger repéré) à une autre positive (le projet).

Entre la prise de conscience du danger et la mise en œuvre d'une action commune, il est nécessaire de passer par l'échelon politique. Or cette étape politique est battue en brèche depuis trois décennies où on a assisté à la dissolution du politique. En effet, est née dans les esprits la curieuse conviction que, pour faire avancer le monde, il suffisait d'une économie, des droits de l'homme et d'une morale. Trois domaines qui n'ont pas besoin d'intermédiaires puisque la relation à l'autre y est en quelque sorte directe. Trois fiefs qui peuvent fort bien se passer du politique.

1. Le domaine du commerce. Le commerce lie des individus (pas nécessairement des concitoyens) qui, chacun pour lui-même, fait le calcul de ses intérêts. C'est l'intérêt privé qui compte et un ordre commercial naît spontanément (immédiatement) de la recherche de l'intérêt.

2. Le domaine des droits individuels. L'homme libre de toute contrainte envers l'Etat se ressent comme un être qui a des droits qui sont aussi les attributs de tout être humain; ces droits sont naturellement (immédiatement) accessibles et compréhensibles à tout être humain qui les revendique. Mais la tendance est claire : les « droit-de-l'hommistes » oublient le plus souvent les devoirs.

3. Le domaine de la morale. La morale se détache de la trame sociale et elle devient un pur (immédiat) rapport humain à l'humain. Ce qui permet à tout homme d'intervenir dans toutes les situations au simple motif



que, puisqu'il est homme, il comprend immédiatement ce qui est bon pour l'homme.

Or il est impossible de gouverner les hommes ni de régler leurs relations simplement par le commerce, les droits de l'homme et la morale. Le principe de précaution n'est ni un principe qui condamne l'action (comme le souhaite une certaine gauche maintenant), ni un principe à appliquer individuellement (comme le préconise une certaine droite), mais il est dans son essence un principe politique. Ce n'est qu'avec un retour du politique qu'action et précaution pourront vraisemblablement aller l'amble.



Le maillon faible

Le nouveau jeu télévisé à la mode est depuis peu de temps *Le maillon faible*. C'est un jeu d'équipe où les alliés de circonstance deviennent de probables adversaires, qui est animé par Florence Boccolini déguisée en institutrice cynique et sadique. Elle demande sur un ton péremptoire aux candidats, à la fin de chaque tour, de désigner le maillon faible. Elle n'encourage jamais personne, vexe souvent et jette des regards glaciaux derrière ses lunettes à montures noires. A la fin de chaque rotation, les joueurs votent donc en défaveur de celui ou de celle qu'ils veulent voir quitter la partie, jusqu'à ce que, par élimination progressive, il ne reste plus que deux finalistes. Le jeu, qui fonctionne comme une soustraction continue et qui est mené à vive allure, musique et effets de lumière à l'appui, est une sorte de valorisation de l'exclusion.

Les thuriféraires du tout éthique se sont évidemment empressés de trouver ce jeu très politiquement incorrect et l'ont vilipendé sur l'air de « il est exclu d'exclure ». A mon sens, c'est pour une autre raison que ce jeu est crétin, car, enfin, dans un monde bien-pensant qui baigne dans la doxa de l'intégration à tout crin, une émission sans message moral, qui irait à contre-courant, ferait un bien fou.

« Cette folie d'unir, c'est celle qui conduit à supprimer les classes pour n'en faire qu'une, supprimer les races pour n'en faire qu'une, les partis pour qu'il n'en reste qu'un. L'assimilation devient un fantasme aussi barbare que l'élimination. L'idée qu'à la faveur du grand métis-

sage tous les problèmes de races auront disparu, c'est un délire qui ne signale aucune bonté mais une paresse intellectuelle très dangereuse », écrit Christophe Donner, qui publie *L'Empire de la morale*, aux éditions Grasset.

La sottise du jeu ne provient pas tellement de la forme que du fond. Les questions, en effet, sont d'une banalité meurtrière et celui qui ignore la réponse ne sait plus où regarder tant il a honte. Je veux bien admettre que la cadence imposée par l'animatrice-sergent-major fait perdre leurs moyens aux candidats, mais tout de même. Le contenu est tellement ténu qu'il contrebalance largement la valorisation de l'exclusion qu'on lui reproche souvent.

En effet, à un tel jeu tout le monde, absolument tout le monde, peut s'intégrer et peut gagner : il suffit de comprendre à peu près la langue française. Vous n'avez besoin ni d'adresse, ni de force, ni de culture, ni de réflexion, ni de morale, ni de chance, ni d'humour, ni de prestance, ni de courage, ni d'amitié, bref vous n'avez besoin de rien de ce qui peut faire la noblesse d'un homme. On y gagne de l'argent, il vous suffit d'être là et de comprendre la question. C'est un peu le même type de contenu que *Voulez-vous gagner des millions ?*

Ce qui me gêne le plus c'est l'insupportable mépris de l'être humain qui émane de ces sortes de récréations. Mais pourquoi la télévision ne diffuse-t-elle pas des divertissements qui élèvent le niveau et ne prennent pas les téléspectateurs pour des niais ? La réponse est simple : parce que les spectateurs, pour la plupart, ne les regarderaient pas, tant ils se sentiraient exclus.

Homais est de retour

A la fin de la dernière partie de *Madame Bovary*, Homais, le pharmacien devenu journaliste, réussit à faire condamner à la réclusion perpétuelle un vagabond aveugle qui lui ferait de l'ombre, disait-il. Il lui fallut un peu de temps, bien des calculs, une généreuse dose de détermination, mais il y parvint. « Ce succès l'enhardit; et dès lors il n'y eut plus dans l'arrondissement un chien écrasé, une grange incendiée, une femme battue, dont aussitôt il ne fit part au public, toujours guidé par l'amour du progrès et la haine des prêtres. »

La tradition littéraire a fait de Homais le prototype même du crétin scientifique du XIX^e siècle. On a partiellement raison. Il est aussi, et peut-être surtout, l'archétype ridicule prédit génialement par Flaubert de l'homme néomoderne du XXI^e siècle qui, mû par sa haine des prêtres et sa confiance bornée en l'idéologie, se mêle de tout, dénonce chacun préventivement, et veut étendre à tous sa vision étroite de la vie vertueuse et saine, qu'en tant que pharmacien il a imaginée et qu'en tant que journaliste il pense servir.

Homais, c'est une ligue de vertu à lui tout seul, c'est le principe d'ingérence érigé en devoir, un censeur qui a pris le maquis, et c'est au nom du progrès – on dirait aujourd'hui, du monde « qui bouge » – qu'il pense pouvoir dicter sa morale étroite et maladivement délatrice à tout ce qui respire. C'est le condensé du monde moderne qui dénonce, pétitionne, contrôle, légifère, manifeste, lutte, combat, réclame, rouspète, exige, vitupère, invec-

tive, fulmine contre tout ce qui n'est pas conforme à la bien-pensance et tout ce qui n'entre pas dans le moule de la censure néomodern. Bref, c'est le porte-parole des nouvelles *exigences citoyennes*. Très tendance de nos jours les *exigences citoyennes* ! On a vu avec Marie Trintignant ce que donnait le tabassage *citoyen*. Ne vous avisez donc pas de vous écarter un tant soit peu de la ligne *citoyenne* que les tartufes, blêmes, ineptes et implacables de la nouvelle ère caritative vous présentent comme inélectable, sinon vous risquez de déplaire au chœur hétéroclite des farouches vierges choquées par un monde qui persiste encore et assez inexplicablement à ne pas mourir tout à fait, c'est-à-dire qui s'oppose à l'homogène dans lequel elles entendent le faire entrer.

Force est de constater que ce qui est irrationnel est peu à peu devenu réel, pour pasticher Hegel, repris par l'excellent Philippe Muray. Voyez-vous, j'ai la nostalgie d'une époque où on pouvait s'exprimer dans un débat public sans être traité de moins que rien sitôt qu'on s'écarte de la doxa dominante, celle de bien-pensance de gauche, où l'on pouvait ne pas être d'accord, marcher sur des chemins de traverse, vagabonder sans prétention sur les routes du pays, où l'on pouvait simplement vivre sans rencontrer à tous les tournants les vigiles *citoyens* qui entendent assainir la vie des autres. Mais les Homais veillent au grain, la loi à la main et les jumelles à l'œil.

Et nous l'acceptons, par dépit ou de guerre lasse. Lorsque le Mémisme s'étend partout, il n'existe plus de différence, plus d'ailleurs miraculeusement épargné par où il nous serait loisible de mesurer un quelconque ridicule.

Blanche-Neige antisémite

Blanche-Neige et la Folie de la Vérité est une œuvre créée par l'artiste israélien expatrié Dror Feiler, membre de l'organisation juive pour la paix israélo-palestinienne, elle-même basée à Stockholm. Cette œuvre représente un bassin rectangulaire rempli d'un liquide rouge, sur lequel flotte un bateau transportant le portrait de Hanadi Djaradat, responsable de la mort de vingt-deux Israéliens lors un attentat suicide contre un restaurant de Haïfa.

Lors d'une visite à l'exposition, l'ambassadeur d'Israël, Zvi Mazel, a laissé éclater sa colère au moment où il découvrait cette œuvre. Il a arraché les fils barbelés attachés au bassin, ce qui a provoqué la chute d'un projecteur dans le liquide rouge. Les autorités ont dû prier l'ambassadeur de se retirer du musée.

Au-delà de l'incident, on peut comprendre qu'un homme, ambassadeur ou non, n'apprécie pas la représentation « artistique » d'une jeune femme kamikaze qui a tué ses compatriotes. On se demande même quel est le message qu'un artiste entend faire passer avec une pareille représentation. On a donc parfaitement le droit de marquer sa désapprobation ou sa mauvaise humeur, mais que signifie le geste de détruire une œuvre, quelle qu'elle soit ?

On se souvient des fameux *Versets sataniques* qui avaient valu à Salman Rushdie l'ire iranienne et une condamnation à mort. Et pourtant, il s'agissait d'un roman, donc d'une création humaine. La création, fût-elle stupide ou simplement de mauvais goût, n'est jamais

un modèle qu'un artiste propose à ses contemporains de suivre. Personne n'a idée, en lisant par exemple *Madame Bovary*, de dire au sortir du livre : « Oui, c'est bien ainsi qu'il me faut vivre dorénavant ! » L'art n'est pas un modèle, et depuis bien longtemps l'Occident a séparé le bien du beau. La censure a dû s'incliner devant le peu de validité de ses griefs. Il n'est donc pas légitime de brûler des livres, pas plus que d'endommager une œuvre : un livre se combat, mais ne se brûle pas ; une œuvre appelle une réprobation argumentée, mais ne se lacère pas.

Or est en train de naître une nouvelle forme d'antisémitisme, forme à laquelle il est possible que l'ambassadeur exterminateur ait été réactif. De quoi s'agit-il ? En effet, la haine classique des Juifs était fondée sur l'accusation d'universalisme : c'était au nom d'une ambition supranationale qu'on les soupçonnait de complots. Etant privé de nation, étant dépourvu de terre, le Juif louchait du côté de l'argent au motif que l'argent est international et qu'il donne un pouvoir qui n'est celui ni de la terre ni du sol. Déraciné, le Juif inquiétait. Aujourd'hui, c'est l'inverse qui se dessine : à cause de la guerre avec les Palestiniens, on accuse le Juif de sionisme, de nationalisme étroit, fasciste, et intolérant. L'homme néomoderne est un partisan de l'amour universel et abstrait ; tout patriotisme lui est odieux, et ce qui semble être sa philosophie est en réalité un éloge universel du métissage ; dans ce contexte d'amour planétaire et d'oubli de soi, où chacun s'identifie aisément avec l'autre homme simplement parce qu'il est homme, on reproche aux Israéliens leur culte de la nation ethnique. Leur enracinement est devenu menaçant. Inversion donc des causes pour une même haine séculaire.

On est plus réactif dans ce contexte. Et on comprend l'ambassadeur, sans approuver.

Soyons médiocres !

Récemment le rapport Chillier montrait comment la Faculté des sciences de Genève était sinistrée (en chimie et en physique particulièrement), le *Matin-Dimanche* annonce que les étudiants de la Faculté des lettres savent à peine balbutier leur langue maternelle et que le recul des connaissances en grammaire, syntaxe et orthographe est catastrophique, au point que l'alma mater envisage de dispenser des cours de français de base.

Nous arrivons bientôt au bout de « l'apprendre à apprendre », de « l'élève au centre » ainsi que de toutes les farines didactiques que nous avons ingurgitées depuis quinze ans. La réformite est à bout de souffle et l'école est malade de ses réformes. Il n'est pas possible qu'on exige de la subjectivité humaine la même flexibilité, le même remodelage incessant qu'on exige du travail lui-même. Nos jeunes sont déboussolés par ce mouvementisme. Ces réformes à répétition ont aggravé l'illettrisme.

Trois facteurs principaux sont parvenus à casser l'école :

1. D'abord le déficit d'image que véhiculent l'école et le professeur dans une société du SMS et de dédain de l'écrit. Au lieu de faire de l'école un lieu où l'on apprend, un peu fermé aux influences extérieures, on en a fait un lieu ouvert à tous vents, on l'a désanctuarisée. Si bien que deux conceptions s'opposent maintenant : l'une de l'école qui instruit, l'autre de l'école qui milite. **L'école qui instruit** veut transmettre les connaissances et en évaluer clairement l'acquisition ; c'est une école de l'égalité

des chances, mais pas du droit à la réussite, une école qui pense qu'on va pouvoir élever les petits d'hommes avec des contenus transmissibles pas à pas, et qui affirme pouvoir statuer clairement sur la distance qui existe entre ce que l'élève doit acquérir et ce qu'il a acquis. Cette école pense qu'il en va de la liberté et de la responsabilité de chacun de faire ce qui lui incombe ; l'évaluation claire et chiffrée incombe au maître, le travail et le résultat, à l'élève. C'est une école républicaine de l'égalité des droits pour chacun. De l'autre côté, **l'école qui milite** entend corriger les inévitables différences entre les élèves non pas en leur transmettant d'abord des contenus, mais en luttant contre l'échec scolaire, en prônant le droit à la réussite, en valorisant les « compétences », les savoir-faire, au détriment des savoirs tout court. Cette école qui milite réduit tous les problèmes, intellectuels, culturels ou scientifiques au seul problème social. C'est une école élitiste de l'égalité des capacités de chacun, et de l'égalitarisme, cette conception qui nie toutes différences entre les hommes, au lieu d'admettre que la réelle égalité entre eux se trouve par-delà les différences, qui existent bel et bien.

2. Ensuite, nous avons abandonné la vision de l'école du mérite. Des gens bien intentionnés avaient inventé une école qui, sans être idéale c'est-à-dire utopique, permettait de corriger les inégalités, une école qui permettait à d'autres enfants d'occuper les places que la bourgeoisie très naturellement s'efforçait de réserver aux siens. Ces humanistes avaient inventé une école où le mérite départageait les meilleurs, toutes origines confondues, et où le mérite donnait sa chance à chacun. Ce dispositif de sélection par le mérite et non plus par la filiation ni par la classe sociale, ce dispositif de correction des inégalités sociales est depuis les années quatre-vingt combattu, au motif que « sélectionner, c'est exclure », et qu'éprouver en classe les aptitudes des élèves, c'est reproduire les

privilèges ! Mais si nous refusons de sélectionner par le mérite, c'est à l'extérieur de l'institution que la sélection se fera, par pressions parentales ou par avocats interposés.

3. On a retiré à l'école, en quinze ans, des moyens financiers importants. Déficits budgétaires obligent, l'école a pris de plein fouet les mesures d'économie que chaque administration cantonale a dû imposer aux divers secteurs qu'elle gère. Mais on ne peut pas à l'infini faire mieux avec moins de moyens, avec des classes de plus en plus chargées, avec des élèves promus mécaniquement dans des degrés où ils ne peuvent pas suivre, et avec une pléthore d'« experts scolaires » qui coûtent cher. Cela d'autant qu'on a réformé à tour de bras. Ces réformes non seulement sont inutiles, mais elles sont dispendieuses.

Je fais partie de ceux qui refusent de s'incliner devant le fait accompli et j'attends que, face au non-sens des pédagogies actuelles, face au naufrage de l'écrit et des sciences expérimentales, le monde politique intervienne le plus vite possible dans ce débat : il s'agit de repenser entièrement l'école, depuis le primaire jusqu'à l'Université.

Le Coran et la chasse d'eau

L'hebdomadaire américain *Newsweek* est revenu sur son allégation révélant que des agents américains chargés d'interroger des prisonniers à Guantanamo avaient profané le saint Coran en l'expédiant dans la chasse d'eau des WC. Ce n'était pas vrai, dit-il dans une lamentable palinodie. C'était pour rire ! On n'a tout de même pas osé !

Il est aussi absurde et stupide de profaner un livre saint que de brûler des livres. On se souvient que, en France, il n'y a pas si longtemps, des professeurs — donc des gardiens du livre — avaient brûlé l'ouvrage que Luc Ferry, alors ministre de l'éducation nationale, leur avait envoyé. L'image est catastrophique, car un livre, on le conteste, on le vitupère, on argumente pour le démonter, mais on ne le brûle pas. Des gardiens de prison auraient profané le Coran pour humilier des islamistes. Le mea culpa du journal sonne faux, il fait amende honorable, mais pourquoi le croirait-on ? Il est des gestes barbares qui détruisent en un instant ce que des hommes sages ont patiemment élevé : la culture. Et pour ce qui est de la barbarie, il est fort possible que nous n'ayons encore rien vu, et que le pire soit à venir.

Ce qui est étonnant dans l'affaire est la réaction énorme que ce geste présumé, d'une bêtise inouïe, a réveillée dans certains pays musulmans. Réactions très virulentes que Washington d'ailleurs a cherché à apaiser dans plusieurs pays alliés comme l'Afghanistan, le Pakistan, l'Égypte ou l'Arabie saoudite. Derrière le clas-

sique retour du religieux, et peut-être même des guerres de religion, derrière la frustration, l'humiliation réelle de certains fidèles, leur colère, mais aussi l'utilisation politique et médiatique qu'en ont fait les extrémistes musulmans, c'est le symbole du livre qui est en jeu.

On ne touche pas à un livre ! C'est une parole qui est là, et en ce sens tout livre est un peu un objet sacré. Une élève musulmane laïque m'a dit un jour que, chez elle, elle ne laissait pas traîner sur le tapis ni le Coran ni la Bible. Elle les rangeait avec un soin particulier. Dans sa pensée, ces livres avaient droit à une place élevée sur sa bibliothèque, autant d'ailleurs que dans son esprit. Elle ne les confinait pas aux rayonnages inférieurs, mais plutôt au faite de la bibliothèque. Il lui semblait que c'était une place de choix, et qu'ils avaient droit à ce geste de respect qui consiste à lever les yeux lorsqu'on passe devant eux. Le petit Victor Hugo des *Feuillantines* avait ce même regard curieux et plein de respect pour la Bible : « Et là, tout en jouant, nous regardions souvent/ Sur le haut d'une armoire un livre inaccessible. »

Ce regard qui s'élève vers le livre est celui qu'on aimerait rencontrer dans le visage de tous ceux qui pensent qu'avec les livres on apprend ce qu'on n'apprend nulle part ailleurs. Bien sûr, tous les livres ne se valent pas, mais il en est de si importants que, lorsqu'on les a lus, on finit par oublier les autres.

La bêtise humaine est incommensurable, elle donne plus sûrement que les étoiles le sentiment de l'infini, cet infini qui par son silence obstiné effrayait Pascal.